

Lien social et Politiques

Lien social
et Politiques

LAMONT, Michèle. 2002. *La dignité des travailleurs. Exclusion, race, classe et immigration en France et aux États-Unis*. Paris, Presses de Sciences po.

Johanne Charbonneau

Number 49, Spring 2003

Des sociétés sans classes ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/007915ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/007915ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charbonneau, J. (2003). Review of [LAMONT, Michèle. 2002. *La dignité des travailleurs. Exclusion, race, classe et immigration en France et aux États-Unis*. Paris, Presses de Sciences po.] *Lien social et Politiques*, (49), 203–205.
<https://doi.org/10.7202/007915ar>

© Lien social et Politiques, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Note de lecture

• **LAMONT, Michèle. 2002. *La dignité des travailleurs. Exclusion, race, classe et immigration en France et aux États-Unis*. Paris, Presses de Sciences po.**

Depuis quelques années déjà, Michèle Lamont, sociologue et professeur à l'université de Harvard, nous propose des analyses comparées entre les États-Unis et la France. Après une étude sur les cadres, elle nous entraîne ici dans le monde des ouvriers. Elle a rencontré quelques dizaines d'ouvriers et de petits employés de bureau afin de recueillir, dans des entretiens de deux heures, l'essentiel de leurs valeurs et de leurs perceptions des hiérarchies sociales servant de principe à la construction de leurs propres modes de classification sociale et de définition du « nous » et des « autres ». Selon l'auteur, la méthode choisie permet de mieux comprendre les « théories ordinaires » (*folk theories*) que les gens utilisent pour donner un sens à leur vie, ainsi que les catégories qu'ils mobilisent quand ils interprètent et organisent les différences qui les entourent, et ce, sans définir au préalable des dimensions spécifiques de l'identité comme particulièrement saillantes » (2002 : 19).

L'auteur a choisi de structurer l'ouvrage en deux grandes parties; en théorie, la première partie est consacrée à la situation américaine et la seconde à la France. En pratique, le propos s'enchaîne rapidement dans un exercice comparatif qui introduit ainsi des réflexions sur le cas français dans la première partie et vice-versa. Le regard croisé sur les États-Unis et la France n'est d'ailleurs pas le seul exercice de comparaison proposé par l'auteur; dans le choix des personnes rencontrées en entretien, elle a aussi procédé à une répartition qui permet une analyse comparée entre les Blancs et les Noirs américains, les « Blancs » et les Nord-africains français. S'ajoutent ainsi à l'analyse les dimensions de race et d'ethnicité. Par ailleurs, ça et là, elle réintègrera aussi des éléments tirés de son analyse précédente sur les cadres afin de les contraster avec ses présentes réflexions sur les ouvriers.

Michèle Lamont cherche à nous présenter « le monde tel que les ouvriers le comprennent », leur interprétation des similitudes et des différences qui existent entre eux et les autres, mais aussi à nous faire voir comment ils tracent les frontières symboliques avec ceux qu'ils perçoivent comme « les gens d'en dessous »

et les « gens au dessus ». Au moment où l'on s'interroge sur la pertinence de recourir à la notion de classe sociale pour rendre compte de la société d'aujourd'hui, cette analyse qui affirme d'emblée la pérennité de ces modes de stratification sociale, du moins dans l'esprit des gens, se pose plutôt à contre-courant des études actuelles. Ayant choisi de se limiter à recueillir les discours des hommes ouvriers et employés, l'auteur s'est cependant privée d'un autre regard tout aussi pertinent pour construire ce monde symbolique : celui des femmes.

L'apport le plus significatif de cet ouvrage est probablement d'avoir rappelé la place que paraît occuper la moralité au centre du monde de ces travailleurs. Celle-ci se définit en termes de qualité des relations interpersonnelles, d'intégrité personnelle, de sincérité. Selon l'auteur, la moralité se construit différemment chez les Blancs et chez les Noirs (ou chez les plus pauvres) : dans le premier cas elle renvoie à un « soi discipliné », dans le second à un « soi généreux ». Le sens accordé aux comportements moraux des uns et des autres est ce qui permet, d'une part, de délimiter les frontières entre le « nous » — le groupe avec lequel on partage le même sens

du soi moral — et les autres et, d'autre part, de se considérer soi-même comme « supérieur » par rapport à des gens issus des classes objectivement placées plus haut dans la hiérarchie sociale, tels les cadres et les membres des professions libérales.

Cela dit, malgré l'intérêt du sujet proposé dans cet ouvrage, celui-ci présente de nombreuses faiblesses qui conduisent rapidement le lecteur à s'interroger plus qu'à l'habitude sur les limites d'une démarche qui ne repose finalement que sur des entretiens, somme toute beaucoup moins « approfondis » que ne semble le croire l'auteur; on en vient tout aussi vite à poser la question de la capacité de cette démarche à produire des comparaisons valables, surtout lorsque celles-ci se multiplient et se croisent sans cesse au fil des pages. Attardons-nous un moment sur ces problèmes, qui deviennent si importants à mesure que la lecture de l'ouvrage avance qu'ils en viennent à questionner l'apport même de ce type d'analyse.

L'auteur a choisi de comparer deux pays, quatre types de populations (voire cinq, car elle fait aussi référence de temps à autre aux Noirs français, mais non à d'autres immigrants américains), deux classes (ces ouvriers, et les cadres qu'elle avait étudiés dans un ouvrage précédent);

mais, dans les faits, elle parle de nombreux sous-groupes de ces classes, puisqu'il y a à la fois les ouvriers et les employés, et qu'en outre ceux-ci sont placés, dans leur propre exercice comparatif dans la définition du nous et du eux, entre les moins bien et les mieux nantis, ces derniers se définissant eux-mêmes parfois en classe moyenne, tranche supérieure de la classe moyenne, classe supérieure... S'entrecroisent ainsi les analyses de classe, l'histoire de deux pays, la place différente qu'y occupe l'immigration (à laquelle se mêle la question raciale aux États-Unis et celle de la religion en France); mais tous ces sujets sont trop rapidement abordés. En bref, par la multiplication des points de comparaison seulement, mais aussi par le choix que l'auteur a fait de les invoquer constamment et successivement au fil des pages sans jamais approfondir un seul angle d'analyse, on a rapidement un sentiment de répétition dans les comparaisons, de perte du fil de l'argumentation et de frustration devant l'absence d'approfondissement de chacun des arguments évoqués.

On se met soi-même à réfléchir sur ce qui paraît ne pas avoir été suffisamment comparé (par exemple, l'importance accordée à la famille aux États-Unis ne paraît pas trouver finalement des arguments qui semblent plutôt contredire les conclusions auxquelles est arrivée l'auteur. Et de l'analyse trop superficielle des contextes sociaux plus globaux surgissent d'autres problèmes qui questionnent aussi ces conclusions. Quelques exemples ? L'analyse de la situation en France met au jour la valeur de la solidarité sociale, construite autour du monde du travail. N'ayant pas retrouvé cet exemple à l'identique aux États-Unis, l'auteur en conclut que la classe ouvrière américaine est moins altruiste, moins généreuse et plus

indifférente par rapport à la pauvreté. Elle conteste même à cet égard les résultats de la *General Social Survey*, qui montre que 50 % des travailleurs sont favorables à une responsabilité publique dans ces matières, parce que, dans ses entretiens, « seule une poignée de travailleurs blancs fera preuve de compassion envers les démunis ». On ne comprend pas ici pourquoi elle n'a pas approfondi l'analyse amorcée au début de l'ouvrage sur l'importance du milieu associatif « hors-travail » aux États-Unis, en particulier autour des Églises; elle semble croire que la religion ne sert qu'à remettre dans le droit chemin ceux qui s'en sont écartés. Par ailleurs, elle ne met pas non plus dans la balance des éléments qui apparaissent ailleurs dans l'ouvrage, par exemple les taux de chômage extrêmement élevés des « beurs » en France comparativement à ceux des Noirs américains, ou encore l'*Affirmative Action*, qui ne trouve pas d'équivalent en France, mais constitue une pratique concrète de solidarité sociale envers un des groupes les plus démunis, les Noirs. Elle nie ainsi la possibilité que le sentiment de solidarité se développe différemment dans les deux pays. On peut en fait répéter constamment ce type de « contre-analyse », tant dans la comparaison entre les deux pays que dans celles entre les classes ou entre Blancs et Noirs, qu'il s'agisse de l'importance de la Patrie, de la sécurité, de l'ambition, de la « matérialisation » du lien social ou du rapport aux classes moyenne. Dans ce dernier cas, l'analyse est d'ailleurs particulièrement confuse et démontre surtout que l'auteur ne semble pas avoir pris la mesure exacte de l'influence « historique » de la question de la mobilité sociale en Amérique du Nord, en particulier dans son analyse sur les raisons qui conduisent à dresser des frontières avec les « gens du dessous » (parce que justement on craint à tout moment de se retrouver parmi eux) ou à s'identifier avec les

«gens d'au dessus» (parce que l'histoire a montré qu'il est toujours possible qu'on fasse un jour partie de ce groupe). Ces classes paraissant historiquement toujours bien plus étanches en France, il n'est pas étonnant que le regard des uns et des autres soit différent dans ce domaine.

Mais l'analyse présente aussi d'autres problèmes, en particulier celui de la confusion constante entre pratiques et représentations, ou encore entre préjugés et représentations construites sur des pratiques concrètes. Ces dernières sont particulièrement apparentes autour de la question de la «cohabitation» avec l'autre. L'auteur elle-même ne semble pas s'être fait une opinion très claire sur l'influence de ce facteur, se contredisant à quelques reprises, ce qui ne permet jamais de savoir vraiment si les gens ont une meilleure ou une pire opinion de l'autre quand ils ont ou non l'occasion de le côtoyer dans la vie quotidienne, dans leur quartier, au travail, à l'école. Les représentations construites sur ces pratiques immédiates de cohabitation et les opinions recueillies dans les sondages sur les comportements des Noirs, des pauvres, des riches, sont d'ailleurs tour à tour évoquées pour construire l'argumentation, tout comme certaines analyses statistiques produites à partir des données recueillies dans les entretiens, donc sur des sous-groupes d'une taille trop réduite pour justifier, précisément, les conclusions très affirmatives que l'auteur tire le plus souvent. On trouve aussi dans le texte de trop brusques passages entre le niveau anecdotique — l'auteur énumérant moult détails sur le contexte d'un entretien (détails physiques de la maison, de la personne rencontrée) — et la macro-hypothèse explicative très affirmée. Finalement, il est un peu inquiétant de constater qu'à partir du simple fait que moins de membres d'un sous-

groupe, en comparaison avec un autre, ont *spontanément* évoqué un sujet dans leur entrevue (somme toute de très courte durée, deux heures, pour aborder de si grandes questions), elle déduit de façon très affirmée que ce «thème» (l'argent, l'ambition, la solidarité, etc.) ne fait pas partie de la construction de l'identité morale de ce groupe.

De cet exercice, on ressort finalement avec l'impression de n'avoir pas tellement dépassé le niveau du sens commun et des préjugés envers les «autres», quels que soient ces autres. Et on en vient même à questionner cette idée si forte que l'auteur nous a suggérée, sur l'importance spécifique de la moralité chez ces classes populaires. Les gens des classes supérieures n'utilisent-ils pas tout autant ce discours de la moralité quand ils veulent imposer aux autres classes leurs normes en matière d'éducation des enfants, d'hygiène, d'économie domestique? Peut-être cet ouvrage avait-il pour vocation de soulever des débats sur les classes qui avaient un peu disparu avec le temps. Si c'est le cas, il a probablement gagné son pari.

Johanne Charbonneau
INRS-Urbanisation, culture et société